

Je reprendrais, en guise de conclusion, le dialogue amorcé en avant-propos entre l'écologue et le philosophe sur les conditions de pérennisation des sociétés, sur la façon dont les sociétés, pour reprendre le sous-titre de l'ouvrage de Jared Diamond, *Effondrement*, décident de leur disparition ou de leur survie. Diamond, à la fin de son ouvrage, utilise une métaphore évocatrice et féconde, dont les implications vont bien au-delà de la liste des mesures écologiques qu'il préconise par ailleurs : "Le monde, dit-il, est un polder."¹ L'image du polder vient compléter d'autres métaphores en vigueur aujourd'hui pour décrire notre condition – celles par exemple de l'arche ou du bateau² – qui toutes expriment à la fois la précarité de notre situation et notre besoin de protection. Mais la métaphore du polder est de toutes la plus riche en signification :

Le polder est une entreprise sans cesse recommencée : du XII^{ème} au début du XX^{ème} siècle, les Néerlandais ont gagné 520 000 ha sur la mer ... et perdu 560 000 ha ! S'exprime ici le caractère irréductible de l'extériorité, immaîtrisable et menaçante, qui symbolise tout ce qui se trouve « hors du cordon » ou au-delà de la digue, et qui ne cesse de revenir au moment même où pourtant tout semble résolu et sous contrôle : c'est-à-dire les effets pervers de nos actions qui, selon les principes des systèmes complexes et de la théorie du chaos, font retour sous des formes méconnaissables et inassimilables : ce que j'ai appelé, selon une expression néoplatonicienne, « les résidus amers ». Cette extériorité, l'homme n'est pas en mesure de la subsumer ni de l'intégrer à son monde, malgré la promesse aussi bien de la mondialisation économique que des métaphysiques du système. J'ai montré que cette impossibilité de subsumption et d'assimilation du réel en une unitotalité dynamique, à la fois créatrice et destructrice d'elle-même, conduisait nécessairement à réfléchir sur la différence de l'être et de l'un ; la notion de l'un pur et imparticipable permettant de réguler non pas l'engrenage de l'homme, du monde et du principe, mais au contraire leur disjonction et leur mise à distance mutuelle. Or, c'est précisément parce qu'il y a disjonction et mise à distance que l'on peut concevoir le monde comme un polder, et l'action humaine comme une poldérisation du réel pour protéger ce qui doit l'être du ressac de l'être et du non-être dans leur océanique indifférenciation.

Le polder est un milieu fortement anthropisé qui, constamment sous la sauvegarde de structures d'entretien et de défense, requiert pour être aménagé et préservé beaucoup de travail, d'attention, d'organisation et de savoir-faire. Répondre à la contrainte écologique n'est pas affaire de décroissance, mais réclame un surcroît de travail et de technique. De ce surcroît naissent les nouvelles croissances. Certes, selon les lois du marché, la poldérisation n'est pas rentable : le coût des travaux excède toujours la valeur des terres. Davantage, toute extension des terres arables, menaçant de faire baisser le prix du blé, rencontre nécessairement l'opposition des milieux céréaliers. Mais la poldérisation a non seulement fini par faire la richesse agricole des Pays-Bas. Elle a tout simplement fait le pays, à la fois le territoire et la nation. Ce type de travail, loin d'épuiser le fond, contribue au contraire à l'accroître, à l'enrichir, à le patrimonialiser. Sous le terme de bonification ou plus précisément de *bonifica*, l'italien ne signifie pas seulement l'amélioration technique apportée à telle ou telle région, mais, de façon plus large, les bénéfices économiques, administratifs, sociaux et culturels qui en découlent. Le géographe Albert Demangeon comparait les îles des estuaires zélandais gagnées sur la mer à de véritables œuvres d'art « qui vues de l'extérieur s'élèvent comme des forteresses de pierre qui

¹ « Notre histoire nous a appris que nous vivons tous dans le même polder [...] » (Jared Diamond, *Effondrement*, cit, p. 579)

² « Pas d'échappatoire où la [la tente] planter, sur un bateau, où le collectif se ferme derrière la définition stricte dessinée par les lisses de la rambarde : hors du cordon, la noyade. » (Michel Serre, *Le contrat naturel*, Paris, Flammarion, 1992², p. 70).

viennent terminer l'horizon de leurs remparts massifs et trapus ». On pense aussi au minutieux travail d'aménagement de jardins et de terrasses qui a dessiné le *bel paese* toscan.

Il ne s'agit pas pour autant, dans cet appel à la technique, de justifier le néoproductivisme. La technique vise ici non pas à se substituer aux fonctions de la biosphère, mais au contraire à pallier et à assumer l'impossibilité d'une telle substitution. La technique est moins une autre nature ou une seconde nature que ce qui permet à l'homme d'avoir un rapport pacifié et serein avec son environnement.

L'aménagement et le fonctionnement des polders reposent sur de fortes solidarités à la fois horizontales et verticales, fonctionnelles et intergénérationnelles. Le polder associe très étroitement les notions de production et de conservation, de coopération et de transmission. Il manifeste bien en quoi la production ici est d'abord au service de la conservation, en même temps que la conservation revêt une dimension productive, mais productive d'espace et de temps.

Car le polder rappelle que les conditions de la vie dépendent d'abord d'un geste d'espacement, qui n'espace au demeurant qu'en fixant des limites qui sont comme autant de digues, justifiant ainsi l'identification proclusienne du *technikon* à l'*horos*. Ces gestes d'espacement et d'endiguement non seulement donnent sens à la technique, mais plus encore contribuent à la constitution de la société et de ses solidarités. Il n'est pas nécessaire de rappeler que les Pays-Bas sont une terre de Liberté. Mais la liberté dans les polders se pense sans doute autrement que dans les grandes plaines continentales à l'abri des éléments. Dans le polder, les hommes ont conquis leur liberté d'abord contre la mer, puis à partir de cette première conquête et des solidarités qu'elle a forgées, ils ont édifié leur liberté politique : ici le faire a commandé l'être-ensemble et son agir ; ailleurs, il semble au contraire que l'association politique a précédé non pas certes la production mais en tout cas le projet de son affranchissement en vue de son intensification, comme si la liberté politique devait déterminer la définition de notre liberté productive et technique. Là aussi le sens de la technique n'est pas le même : l'enthousiasme originaire de l'association politique s'est rapidement transformé en une économie démiurgique comme en témoigne le passage de la *Glorious Revolution* anglaise, de la guerre d'Indépendance américaine ou de la Révolution française à la Révolution industrielle ; tandis que l'aménagement des polders et leur organisation technique engendraient de leur côté un fort sens des responsabilités à l'égard aussi bien de la nature que des hommes.

S'il est vrai que tout est en place aujourd'hui pour ménager un système productif moins destructeur, je ne crois pas, au contraire de Diamond, que seule l'absence de volonté politique y fait obstacle³. C'est bien plutôt le manque de cohérence épistémologique qui pose problème. L'état général des savoirs ne nous permet pas de modifier notre système productif, et par état général des savoirs, j'entends plus précisément l'articulation complexe des savoirs technico-scientifiques, des sciences sociales et de la philosophie. Ce sont moins les nouvelles technologies qui sont en cause, car sans doute sont-elles effectivement susceptibles de résoudre un certain nombre de nos problèmes, que les sciences sociales, le droit, l'économie, la sociologie et les autres savoirs qui articulent les techniques à l'homme et les rendent socialement opératoires, ou encore nos *patterns* métaphysiques, les uns et les autres restant toujours soumis, sous des formes diverses, à la logique productiviste ; en témoignent la théorie de la croissance endogène ou

³ "Plutôt que de nouvelles technologies pour résoudre nos problèmes, il nous faut de la volonté politique pour appliquer les solutions qui existent déjà (Jared Diamond, *Effondrement*, cit, p. 579)

l'analyse économique du droit, théories aujourd'hui dominantes, qui contribuent à intégrer au système productif des activités ou des savoirs qui jusqu'alors se tenaient sur sa lisière pour mieux le contrôler

On ne réussira à maintenir, grâce aux nouvelles technologies, les conditions naturelles de reproduction du vivant dans toute sa diversité, que si en amont on s'efforce de maintenir les conditions symboliques de la transmission pour faire pièce aux processus spontanés de transition. Sans le souci de la transmission, pourquoi aurait-on la volonté de préserver et de ménager le patrimoine naturel ? Là réside le principe moteur de cette « volonté » politique à laquelle Jared Diamond en appelle. A cette fin, il importe de cultiver le sens du temps et de l'espace. Pas de transmission sans le sens de la durée, pas de « poldérisation » et de ménagement du monde sans le sens de l'espacement. Le sens du temps et le sens de l'espace ne sont pas innés ; ils se construisent. En tant que tels, ils requièrent une éducation ou une *paideia* à la fois théorique et pratique, philosophique et technique, que cet ouvrage, je l'espère, aura contribué à enrichir. C'est à travers cette nouvelle *paideia* qu'est amenée à se reconfigurer l'articulation entre les savoirs technico-scientifiques, les sciences sociales et la philosophie pour mieux correspondre aux enjeux du système productif contemporain et de ses nécessaires transformations.